Pierre Mérot

Toute la noirceur du monde

roman

rentrée littéraire

Flammarion

Extrait de la publication

Toute la noirceur du monde

Pierre Mérot

« Je ne supporte plus les mous. Les mous attirent les coups. On imagine les sons flasques dans les chairs… Quoi qu'il en soit, sur l'enveloppe de la lettre, il y avait une flamme tricolore. La Présidente m'avait donc répondu. » À cinquante ans, Jean Valmore, enseignant désabusé et écrivain de romans noirs non publiés, bascule progressivement dans la folie meurtrière. Il « tire » sur tout et tout le monde : un monde envahi par la mollesse et la médiocrité, les femmes, l'enseignement, les étrangers. À travers ce personnage, Pierre Mérot met en scène la noirceur qui hante nos sociétés séduites par l'extrémisme et gagnées par le mépris et la haine de l'autre. Avec la férocité et l'humour qu'on lui connaît, il nous tend ainsi le miroir terrible de ce que l'on se refuse souvent à voir.

Pierre Mérot a été révélé au grand public avec Mammifères *(Flammarion, Prix de Flore 2003). Il est l'auteur de huit romans dont* Arkansas *et* Kennedy Junior *(Robert Laffont, 2008, 2010).*

Flammarion

13-VIII Portrait de Pierre Mérot par Philippe Matsas © Flammarion

Extrait de la publication

Toute la noirceur du monde

Du même auteur

Pays-sœur, La Différence, 1987.
Crucifiction, La Différence, 1991 ; réédition Flammarion, 2004.
Petit Camp, Parc, 2001 ; réédition Flammarion, 2004.
Mammifères, Flammarion, 2003 ; J'ai lu, 2005.
L'Irréaliste, Flammarion, 2005.
Arkansas, Robert Laffont, 2008 ; Pocket, 2010.
Kennedy Junior, Robert Laffont, 2010.

Pierre Mérot

Toute la noirceur du monde

roman

Flammarion

© Gallimard, 2006, pour l'extrait p. 176 de James Joyce, *Ulysse*, dans la traduction d'Auguste Morel, Jacques Aubert, Pascal Bataillard, Michel Cusin, Sylvie Doizelet, Patrick Drevet, Bernard Hoepffner, Tiphaine Samoyault et Marie-Danièle Vors et révisé par Stuart Gilbert et Valery Larbaud.

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-2352-0

Extrait de la publication

Note de l'auteur

Même si j'adore lire certaines préfaces, je n'aime pas en écrire. Et donc, celle-ci sera courte. Je pense qu'un texte se suffit à lui-même et que son auteur n'a nul besoin d'y ajouter quoi que ce soit. Un roman est un cheminement presque aveugle. On capte, on absorbe la réalité d'une époque telle une éponge nerveuse et on la restitue d'une façon très condensée, voire choquante. Mais les lecteurs sont de grandes personnes, ils se débrouillent seuls avec cet objet entre les mains. Ils l'acceptent ou ils le repoussent. Quoi qu'il en soit, cet objet leur parle et c'est désormais entre eux et lui qu'une explication aura lieu.

Toutefois, puisque *Toute la noirceur du monde* a connu beaucoup de déboires et de malentendus avant même sa publication, il m'a paru nécessaire de rappeler des évidences apprises sur les bancs des écoles, des choses qu'on croyait réglées depuis le XIXe siècle. Nous sommes en 2013 : faut-il donc redire à des yeux sourds qu'un roman est une fiction, que son auteur ne saurait en aucun cas être confondu avec son narrateur ou son personnage, que la littérature a produit, Dieu merci, bon nombre de créatures monstrueuses et surtout qu'elle est un art libre et moqueur, se fichant pas mal d'on ne sait quelle morale, d'on ne sait quel ordre moral, fade et restrictif, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne, qu'on voudrait la voir défendre ? L'un de ses buts, si jamais elle en a, à peine presque plus important qu'un immortel gazouillement d'oiseau, est d'oser remuer la boue du monde et d'espérer de ce geste sale qu'il créera une sorte de lumière. Bref, rien de nouveau sous le soleil.

À Jean-Marc Roberts

Extrait de la publication

Extrait de la publication

— La haine est une bonne encre.
— Pas l'amour ?
— Non. L'amour est la pire encre qui soit.

Heinrich BÖLL, « Pas une larme pour Schmeck »,
Pas seulement à Noël

Extrait de la publication

I

Au fond, jusque-là, ce qui m'avait manqué, c'était de n'avoir pas pris conscience que j'étais une saine pourriture ou, plus banalement, comme beaucoup d'autres, une personne activement immorale, opportuniste, avide, terrestre, se foutant pas mal de ses semblables, douée d'indifférence ou de mépris à leur égard, prête à les écraser pour jouir, faire de l'argent, obtenir des distinctions ou une position dominante quelle qu'elle soit. Oui, à cinquante ans, il était temps que je songe activement à moi, à moi seul. Voyez-vous, avant mon sursaut, j'aurais, dans un réflexe d'honnêteté, d'idiote et d'honnête scrupulosité, une scrupulosité timorée de comptable sans envergure, oui, j'aurais accordé, non sans préciosité, non sans ridicule observance des règles de la grammaire – le bien des inférieurs –, j'aurais donc accordé et dit : « Il était temps que je songeasse. » Pauvre type timide ! Jusque-là, on m'avait inculqué et je m'étais inculqué à moi-même des principes qui ne me rendaient absolument pas heureux et me maintenaient dans un état de bonhomie soumise

Extrait de la publication

et insignifiante, au bas de l'échelle ou presque, alors que je voyais quantité de saloperies réussir, lesquelles n'étaient pas plus intelligentes que moi, loin de là, perchées sur des yachts, dotées d'énormes fortunes, d'exonérations fiscales provocantes et impunies, et des êtres comme celui que j'étais avant, honnêtes, respectueux, intelligents, des êtres se croyant béatement gouvernés par je ne sais quelle bonté ou éthique stagner furieusement dans l'anonymat et la petite aisance, incapables de sortir leurs griffes, les griffes que chacun porte en soi mais que seuls les supérieurs érigent sans vergogne.

Je ne vous dévoilerai pas immédiatement mon jeu, non. Et d'ailleurs pourquoi le ferais-je ? Mais disons d'abord que j'eus une révélation, un jour d'avril de la présente année, quand je pris connaissance, comme nos concitoyens, du sondage qui plaçait en tête de l'élection suprême la présidente, au charme baraqué et grave, du parti d'extrême droite de notre grand pays. Je ne fus pas offusqué. En tant qu'ancien homme de gauche, je ne fus pas offusqué, non. Contrairement aux vierges effarouchées qui poussèrent des cris de poule – certains sincères, d'autres parfaitement hypocrites –, je réfléchis un quart de seconde, je sentis quelque chose. Je suis d'une nature intuitive. J'eus l'aveugle certitude que ma chance, ou plutôt que mon instant, ce jour-là, était venu et je m'y engouffrai dans un bond décisif. Et le calcul viendrait après – le calcul viendrait après, me dis-je, dans un état de force, d'acquiescement et de nerfs à vif.

Extrait de la publication

Ce jour-là, tout fut prétexte à voir mon destin en face. Ce fut un de ces moments de grâce comme les âmes choisies en connaissent, ainsi que je l'ai lu plusieurs fois. Sur mon lit crasseux, mon lit pauvre et bafoué de petit fonctionnaire, le soir même, ce n'est pas un hasard, Arte, une chaîne intellectuelle qui a le mérite de nous abreuver constamment – sous prétexte (un prétexte ambigu, à mon avis) de pédagogie, de construction européenne, d'éternelle et mélancolique réconciliation entre la France et l'Allemagne –, de nous abreuver, donc, d'images de la Guerre, de l'inguérissable montée du nazisme, du Führer à la tribune, de foules nocturnes et de flambeaux, cette chaîne, oui, me proposa un documentaire sur les hauts et flous rapports d'amitié entre Mussolini et Hitler. J'y vis un signe supplémentaire et ma fascination prit un tour actif.

Dans le quatre-pièces que j'occupe à Pigalle, sur une étagère de ma cuisine, je retrouvai une douzaine de bougies. Je les avais achetées avec une ardeur enfantine, animale, en prévision d'une panne d'électricité ou, plus mystérieusement, d'un conflit général. En vérité, elles n'avaient servi qu'une fois et dans les circonstances les plus douloureuses : le soir de l'enterrement de Judith, ma femme. Je les allumai toutes et les répartis dans mon salon, puis coupai les lumières. J'eus, parmi les tremblotantes et âcres cires, un pincement au cœur, mais ma nouvelle force m'interdit de vous assommer sous le poids d'un événement lointain. J'y reviendrai plus tard. Puis, dans l'appareil, j'enfonçai un CD. Je ne suis ni naïf, ni stupide, ni inculte, ni caricatural :

Extrait de la publication

je ne fis pas avaler à la fente des chants nazis, du rock identitaire ou l'ouverture de *Lohengrin*. Non, il n'y a, il n'y eut et il n'y aura toujours pour moi qu'un seul musicien – un musicien allemand – capable d'enflammer les ferveurs et puissances collectives : Jean-Sébastien Bach. Précisément, je suis amateur de sa musique pour orgue. On m'objectera qu'il est inconvenant d'associer l'immense Bach à mon nouvel état d'esprit et de sentiments. Que ces oreilles molles, ces auditeurs bien-pensants et frileux prennent la peine d'entendre sincèrement – si ces minables en sont capables – le message, la bonne nouvelle qui pullule dans son œuvre et que je résumerais ainsi : *Si tu es faible, tu n'as pas ta place sur la Terre*. Bach est abîme et néant, surmonté, couronné de force, de violence, pour qui sait le saisir, il n'a que faire des médiocres, des victimes ou de je ne sais quels humanistes. J'ouvris les fenêtres. La nuit était printanière, les sons sublimes et supérieurs se déversèrent sur mes semblables, microbes écrasables ou modelables qui déambulaient dans la tiédeur et levèrent les yeux vers moi, accoudé triomphalement au balcon, fumant et exalté, les surplombant comme depuis une obscure tribune – et les flammes des bougies, derrière moi, agrandissaient mon ombre sur les murs.

Extrait de la publication

II

S'il fallait me définir, s'il fallait me définir idéalement, je dirais trois choses. J'ai toujours désiré m'installer dans la peau d'un tueur – de préférence, un tueur de femmes, mais on peut faire des exceptions, de nombreuses exceptions. De plus, je suis une personnalité parfaitement coupée en deux – ombre et lumière, Dr Jekyll et Mr Hyde, si l'on veut. Et je suis écrivain. Je suis un écrivain, et non des moindres, pas une de ces petites chandelles à la mode, même si je n'ai publié que dans des revues à moitié en faillite – et encore, la plupart ont refusé mes textes. Des éditeurs m'ont reproché d'être trop compliqué, trop sombre, trop inquiétant, que sais-je ? On m'a affirmé que notre époque, je cite, avait formidablement besoin de légèreté, de rires, etc. Allons donc !

Je me rappelle en avoir rencontré un, radin comme un kopeck. Il ne m'offrit même pas un verre d'eau. Il avait deux yeux globuleux – jusque-là, rien d'anormal : avoir deux yeux, au fond, c'est risquer doublement qu'on vous les perce. Tout était rond chez cette personne

d'environ soixante ans, les globes, la tête, le buste gras. Et, derrière son bureau, il tournait en rond – qu'on me pardonne cette facilité –, sans courage ni certitude, autour de ce qu'il voulait dire. Il marquait des pauses dans les phrases pour me faire croire qu'il réfléchissait, il émettait de douloureux plissements de bouche comme s'il siégeait sur des w.-c. En gros, pensait-il, ce n'était pas mauvais, mais il fallait voir et, jugeait-il, ce que j'écrivais trahissait, je cite, une aigreur dommageable à l'égard de sa profession – ses yeux s'arrondirent davantage, surpris et tourmentés. Au total, il ressemblait à un évêque rusé bien qu'il fût, apparemment, de confession israélite. Bientôt il ramperait, songeai-je. Et je me retirai sans un rafraîchissement, tandis qu'il accueillait onctueusement un auteur à succès.

Un autre jour, je vis une petite femme dans un grand bureau fragmenté d'ombres par des stores vénitiens. Elle était nerveuse, agitée. Sa secrétaire lui apporta un médicament contre les maux d'estomac. L'immeuble ressemblait à un palais, en bas d'une avenue descendant sombrement telle une pluie vers la Seine. Tout à fait le genre de bâtisse, pensai-je, dans laquelle une Kommandantur aurait pu faire son nid. D'ailleurs, je lui posai la question, alors que ses fesses maigres – que j'imaginais vérolées et suppliciées suite à d'innombrables jeux sexuels – sautillaient sur un fauteuil en cuir, lequel, trop bas, la maintenait dans une position inférieure à la mienne :

— L'immeuble de vos éditions ne fut-il point (à l'instar de mes élèves, j'usai de ce « point », lequel, chez

Extrait de la publication

eux – pas chez moi –, masque comiquement d'insupportables déficiences d'expression), l'immeuble de vos éditions, dis-je en parcourant envieusement l'espace dont elle n'était qu'une locataire très provisoire, cet immeuble ne fut-il point le repaire d'une KOMMANDANTUR ? En des temps autrement moins faibles, autrement plus déterminés que ceux dans lesquels nous vivons…, ajoutai-je.

Elle tressaillit, avala le pansement stomacal, hoqueta, me regarda de biais. Je vis un profil sémite, me sembla-t-il. Elle se lança dans une idiote leçon de littérature, elle faisait des fautes de français. Selon elle, je ne maîtrisais pas l'art de la nouvelle – l'ART de la nouvelle, insista-t-elle en tripotant la manette de son fauteuil pour se mettre à ma hauteur. Une nouvelle devait obligatoirement avoir une chute et elle devait être chargée d'au moins un gramme de compassion à l'égard de nos concitoyens. C'était certainement une habile marchande, quoique je ne comprenais pas pourquoi elle officiait dans le commerce des livres, peu rentable. De toute façon, je pensais à autre chose. J'avais envie de me suicider, par exemple. Mais le bureau était au premier étage et je ne me voyais pas gésir immédiatement, en bas, dans cette longue avenue anonyme, sombre et secrète comme la pluie. Et, finalement, mon suicide n'était qu'une idée encore lointaine. Quoi qu'il en soit, pourquoi donc aurais-je dû montrer de la compassion envers mes concitoyens, alors que m'effleurait l'idée de rejoindre un balcon et de sauter ? Je l'écoutai deux minutes, rangeai son visage dans un fichier de ma

Extrait de la publication

mémoire, puis descendis lentement l'escalier monumental que gravissaient – m'imaginai-je –, des officiers légers et enthousiastes. Mais assez parlé de littérature, revenons à moi et aux choses excitantes.

Avant d'évoquer la lettre à la Présidente que je signerai de mon vrai nom, un nom qui obtint jadis une certaine célébrité, je dois donner encore d'insatiables précisions sur ma personne. Je suis professeur, comme cela a été esquissé. Je veux préciser aussi que, lancé dans ma confession, en une soirée lumineuse d'avril, j'écoute la fugue finale de la *Clavier-Übung III* et mes mains courtes, dont la peau, paraît-il, est précocement abîmée par le tabac, frappent à l'unisson sur le clavier. À ce sujet, je voudrais ajouter que j'éprouve une sorte de joie quand j'observe la dévastation grandissante, comique et acceptée de mon corps, de cette aveugle et pataude enveloppe charnelle qui me tient lieu de séjour. Et j'abomine celles et ceux qui dépensent des fortunes afin de retarder le processus du vieillissement, l'avancée vers la mort. Mais, pour en revenir à Bach, il s'agit d'une interprétation historique aux grandes orgues de Saint-Sulpice, trouvée sur YouTube. J'aime YouTube, j'aime Internet, je suis de mon époque, je le dis sans ironie. Et je me sens moi-même frémir à la tribune de l'église, ou à Leipzig, ou à Weimar, jetant mes doigts fringants et expressifs sur le clavier de mon ordinateur, un Apple formidablement efficace, plat et moderne, en notre belle année printanière. Bach a peu publié de son vivant. La *Clavier-Übung III* fait partie des rares œuvres qu'il jugea dignes de porter à la

Extrait de la publication

connaissance de ses contemporains. Ou alors, c'était juste une histoire de fric. Peut-être, je ne sais plus, l'a-t-il publiée à ses frais, victime de la médiocrité de ses semblables. Qu'importe…

Je suis donc professeur. Actuellement en arrêt maladie, pour être exact. L'affaire est venue ainsi et, d'ailleurs, j'en ferai certainement mention dans ma lettre… J'enseigne dans un établissement où les Français de souche et les Européens – des Portugais, essentiellement – se comptent sur les doigts d'une main. Je ne suis pas un adorateur des chiffres, mais s'il me fallait faire mes petites statistiques – et peut-être serviront-elles, un jour, le jour où, sans ambiguïté, la Présidente portera notre pays dans sa poigne ambrée –, voici *grosso modo* ce que ça donnerait. Procédons par ordre. D'abord, les origines géographiques de mes élèves : France éternelle, environ 6 % ; Europe portugaise, environ 6 % ; DOM-TOM, environ 10 % ; Maghreb, environ 35 % ; Turquie, environ 12 % ; Afrique noire, environ 10 % ; Extrême-Orient, environ 8 % ; Inde, Pakistan et Cie, environ 13 %. J'en oublie certainement, mais qu'importe, ce sont des ordres de grandeur. Puis, les religions principales : chrétiens, environ 25 % ; musulmans, environ 68 % ; israélites, environ 7 %. Maintenant, les caractères ou, si l'on préfère, mes impressions à propos du comportement de ces populations scolaires. Eh bien, en vrac – et évidemment avec des nuances et des exceptions –, je dirai que les Turcs et les Jaunes se tiennent plutôt bien, sont plutôt

Extrait de la publication

travailleurs et obtiennent des résultats souvent corrects ; que les Indiens, issus notamment des comptoirs français de Pondichéry, sont assez remarquables et d'une gentillesse enviable ; que les Maghrébins, en particulier les mâles, forment globalement une communauté soudée, arrogante et agitée ; que les Africains et les DOM-TOM sont généralement susceptibles, vindicatifs et semblent reprocher éternellement au grand pays qui a daigné les accueillir d'avoir placé en esclavage leurs ancêtres ; que les musulmans se répartissent en deux catégories, dont l'une est bien tenue, ne pose aucun problème, croit au paradis et à toutes ces utiles sottises ; que les israélites, sauf brillante exception, obtiennent des résultats déplorables ; que les Français éternels sont totalement perdus et fort moyens, alors que les Européens portugais s'en sortent un peu mieux. Voilà ce que j'ai à dire à propos de la zone où j'enseigne. Jusque-là, je n'ai fait aucune différence entre ces adolescents que le ministère m'a confiés, mais il est temps de voir les choses en face !

J'en viens à l'affaire qui m'a contraint à me mettre en congé maladie, ce dont, d'ailleurs, j'ai fini par me réjouir, après avoir pris les choses trop à cœur. C'était un vendredi, à seize heures trente, durant le dernier cours de la semaine, donc. J'étais fatigué, énervé, comme beaucoup d'élèves de la classe atrocement inculte devant laquelle j'officiais, une terminale technologique, une STG pour être précis, autrement dit, dans l'ensemble, un ramassis de pétasses et de paresseux gavés de séries américaines, de téléréalité, de SMS, de chewing-gums

et de Coran, incapables de distinguer un point d'une virgule, le XVe siècle du XXe, écrivant « jété » pour « j'étais », et ainsi de suite. Je sais bien que si des enseignants me lisent – ce dont je doute : la plupart de mes collègues ne lisent pas et n'ont jamais lu –, ils vont tendre entre eux et moi le drap de l'indignation et de la petitesse. Mais je les connais, je les connais, ah oui ! J'ai entendu les conversations. Les plus lucides ne valent guère mieux que moi. Entre eux, ils se lâchent, comme on dit. Eux aussi parlent de « pétasses », eux aussi rient sourdement de l'énorme insuffisance de leurs élèves, eux aussi perçoivent que la situation se dégrade, se dégrade presque comiquement. Ils ne sont pas loin d'adhérer à l'idée d'une reprise en main historique par la Présidente. Seuls la peur et le qu'en-dira-t-on les retiennent encore de partager ouvertement mon point de vue. Quant aux plus jeunes, beaucoup ont un niveau affligeant, font des fautes de français honteuses, bref, ils ne valent pas mieux que les élèves dont ils ont la charge et, au fond, ils les comprennent et leur pardonnent parce qu'ils en sont culturellement, *générationnellement* si je puis dire, terriblement proches, et les choses iront en se dégradant.

Et donc, j'étais fatigué, énervé, ce vendredi-là. Je ne sais plus exactement comment vint la crise, quels furent les détails du conflit hurlant qui m'opposa à une musulmane, laquelle, pourtant, n'était pas la pire de nos recrues. Il faisait chaud, la salle sentait la sueur accumulée malgré les fenêtres dont j'avais autorisé l'ouverture. Une moitié des pétasses s'agitait, les autres

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01ELJN000589.N001
Dépôt légal : septembre 2013

Extrait de la publication